

LE COUP DE CŒUR
DE JÉRÔME GARCIN

Le glas



Écrit à l'économie avec une émotion tremblée, ce livre discret est une merveille. Commencé comme un roman, il se poursuit comme un livre d'histoire

et se termine comme un récit autobiographique. Jean-Yves Laurichesse, 52 ans, natif de Guéret, spécialiste de Giono et de Simon, y fait le portrait de son grand-père, jeune lieutenant tombé en mai 1918 à la tête de sa compagnie près du mont Kemmel. Un an auparavant, lors d'une brève permission, Jean avait passé quelques heures dans l'appartement vide et glacial de la place Monge, à Paris, d'où il avait écrit à sa femme, Gabrielle, réfugiée avec leurs deux enfants en Corrèze. Après la disparition de Jean, les drames se succèdent : leur fille de 3 ans est emportée et Gabrielle s'éteint, à 32 ans, d'une tuberculose. Ce paysage familial aux ruines, Jean-Yves Laurichesse le recompose à partir des lettres retrouvées : d'un poilu à sa femme, d'une veuve de guerre à une autre, d'une mère qui va mourir à son jeune fils, lettres d'amour, de désespoir, de réconfort, lettres laconiques de l'administration militaire, lettres qui ressemblent à des prières. Des cloches d'une église de village, Laurichesse écrit qu'elles s'étendent « en nappes de bronze vers les collines ». C'est exactement le son, cuivré, vibrant, prolongé, que fait entendre ce beau livre dont chaque phrase est une victoire contre l'oubli.

« Place Monge », par Jean-Yves Laurichesse, Le temps qu'il fait, 112 p., 16 euros.

LE COUP DE CŒUR
DE JÉRÔME GARCIN

Les pas du père



Dans son premier roman, « Place Monge » (2008), Jean-Yves Laurichesse faisait le portrait de son

grand-père, jeune lieutenant tombé en mai 1918 à la tête de sa compagnie ; de sa grand-mère, emportée à 32 ans par la tuberculose ; et de leur fille, morte à 3 ans. Un fils réchappa de ce désastre familial. C'est le père de l'auteur, lequel s'emploie aujourd'hui à sauver de l'oubli l'unique survivant d'une tragédie ordinaire. Orphelin envoyé dans un internat à Tulle (Corrèze), il poursuit ses études à Paris dans les années 1930, avant d'être fait prisonnier en Allemagne, au début de la Seconde Guerre mondiale. Jean-Yves Laurichesse, né à Guéret en 1956, dessine avec beaucoup de délicatesse le portrait de ce père modeste et appliqué qui ne connut jamais l'insouciance et trouva dans les livres la famille qu'il avait si tôt perdue. Il eut Alain pour professeur, envoya des lettres d'admiration à Gide, Valéry, Montherlant, aimait follement la poésie, en écrivit, soignant ses alexandrins avec ferveur et ingénuité. Pendant sa captivité, il pria ses grands-parents de lui faire parvenir des grammaires et des dictionnaires. Car la langue française fut « le plus sûr rempart contre le renoncement » et il voulait « la maintenir intacte en lui, comme un honneur ». Le fils a hérité de cette passion et de cette exigence. Il y a ajouté la tendresse.

« Les Pas de l'Ombre », par Jean-Yves Laurichesse, Le Temps qu'il fait, 110 p., 16 euros.

Le coup de cœur
de Jérôme Garcin



Jean-Yves
Laurichesse

RETOUR À GUÉRET

Quarante ans après, un homme retourne à Guéret (Creuse), où il est né en 1956 et où il a grandi. Tout a changé, évidemment, et il ne reconnaît rien de sa ville, de sa maison, de son jardin où l'herbe a poussé et les arbres ont disparu. Alors, magie et privilège de la littérature, ce que le temps a emporté et défiguré, il le recompose patiemment dans son livre. Ici, il installe la cuisinière d'émail blanc avec son lourd cercle de fonte et, là, le radiateur à gaz infrarouge. Il monte dans la 403 noire pour les vacances d'été, aide aux foins et aux regains, robinsonne dans une cabane, au milieu des pommiers. A l'adolescence, il écrit ses premiers poèmes, les envoie même à un grand écrivain, dont son père possédait les volumes, qui lui répond par une carte : « Exigez beaucoup de vous. Votre jeunesse n'a pas d'excuse. » C'est René Char. Et puis les années passent, il devient professeur, se consacre à Stendhal, Giono, Claude Simon, qu'il rencontre, et finit par s'accommoder de ne plus écrire que « dans les marges des grandes œuvres ». Jusqu'au jour où, la cinquantaine passée, il trouve enfin sa voix, si mélodieuse, et sa voie, celle du passé réinventé et de la filiation exaltée. Relire les très beaux « Place Monge » et « les Pas de l'ombre », dont « les Brisées », autobiographie à la troisième personne, est aujourd'hui le complément d'objet direct. Signes extérieurs de Laurichesse : un style et une émotion d'une même et rigoureuse délicatesse.

Les Brisées, par Jean-Yves Laurichesse, Le Temps qu'il fait, 104 p., 15 euros.